

# Tuer des enseignants

Par Juan Villoro

*Cet article de Juan Villoro sur la disparition et le probable assassinat le 26 septembre dernier de 43 étudiants de l'École normale d'Ayotzinapa au Mexique a été publié dans le quotidien mexicain Reforma le 24 octobre 2014, nous tenons à le remercier de nous avoir autorisés à en reproduire la traduction.*

*(Lire le texte original sur le site Etcétera.)*



La route qui va d'Acapulco à Zihuatanejo longe une côte d'une beauté ensorcelante. En 1959, on trouva dans cet endroit idyllique les cadavres d'Isabel Durán et Roberto Bello Serna, deux paysans qui avaient lancé un mouvement social. Ils furent assassinés sur les ordres d'un cacique ayant des liens de parenté avec le gouverneur de l'État, Raúl Caballero Aburto. On n'a jamais arrêté les coupables de cet homicide.

La même année, on organisait pour la première fois à Acapulco la Reseña mundial de cine, un festival international de cinéma. Pendant que les flashes mitraillaient l'acteur nord-américain James Stewart, des agriculteurs rebelles étaient criblés de balles pas très loin de là. Depuis cinquante ans, l'État de Guerrero a offert tous les plaisirs du jardin d'Eden et les outrages discrétionnaires de l'enfer. Ce n'est pas un hasard si l'un des plus terribles massacres de la région s'est produit dans un village dont le nom paraît tout droit sorti de l'imagination de Dante : El Paraíso (Le Paradis).

Les assassinats d'Isabel Durán et de Roberto Bello Serna font partie d'une immense trame décrite avec une grande précision et preuves à l'appui par les livres de Laura Castellanos (México armado) et Luis Hernández Navarro (Hermanos en armas). Pendant des décennies, le gouvernement local a exercé une répression systématique et apporté tout son soutien

aux caciques, les crimes sont restés impunis et les narcotrafiquants ont pris une énorme ascendance jusqu'à pouvoir défier l'autorité souveraine. Mais le plus significatif, c'est que l'insécurité et l'injustice ont été combattues par des organisations populaires. Guerrero a été une terre d'ignominie mais aussi de résistance.

En 1960, le quotidien Excelsior publia une pétition dans laquelle plusieurs organisations réclamaient la destitution du gouverneur Raúl Caballero Aburto. Parmi elles figuraient l'association des élèves de l'Escuela Normal de Ayotzinapa, dont le leader était le célèbre chef guérillero Lucio Cabañas. Depuis lors, les *normalistas*<sup>1</sup> n'ont cessé de se battre. Lucio Cabañas et Genaro Vázquez, un autre enseignant, voulurent trouver une forme légale pour canaliser le mécontentement général. Ils créèrent des associations mais face à l'intransigeance de l'État, ils décidèrent de se lancer dans la lutte armée comme un dernier recours face aux massacres, seule réponse qu'ils recevaient comme à leurs revendications. (Iguala en 1962, Atoyac en 1967, Aguas Blancas en 1995, Ayotzinapa en 2014).

Dans les années soixante du siècle passé, l'analphabétisme atteignait 62,1% dans l'État de Guerrero. C'est dans ces années-là que Vázquez et Cabañas se sont rendu compte qu'ils ne pouvaient apprendre à lire à des élèves qui pouvaient à peine survivre. Ils passèrent alors de la salle de classe au maquis. Leurs luttes armées se sont poursuivies avec d'autres et elles ont reçu pour toute réponse la sauvagerie de la *guerra sucia* (la sale guerre). Même si les tisons de ce brasier sont restés incandescents, l'État fédéral a toujours tenté de les ignorer : « Le PRI a cru qu'il pouvait administrer l'enfer », a dit le poète Javier Sicilia.

Le 26 septembre dernier, le feu qui couve depuis si longtemps s'est transformé en incendie. L'assassinat d'un groupe de jeunes gens a suscité les protestations des étudiants *normalistas*. Quarante-trois d'entre eux ont été séquestrés. Une fois encore, Ayotzinapa a été l'épicentre de la violence. La barbarie peut exiger une longue préparation : des tensions datant d'un demi-siècle intensifiées par la présence du crime organisé ont abouti à une nouvelle édition de l'horreur. Les cartels des trafiquants ont changé de nom (La Familia,

---

1 Éèves des Écoles normales pour l'enseignement général et technique, les *maestros*, au-delà de leur métier d'éducateurs et de transmetteurs de connaissances, jouent un rôle de conseillers, de juges, de commissaires, voire de tuteurs et de confesseurs au sein des communautés rurales les plus isolées et reculées du pays dont ils connaissent et respectent les traditions et les coutumes.

Nueva Generación, Guerreros Unidos) et la gouvernance de l'État est passée du PRI (centre droit) au PRD (centre gauche). L'impunité est restée la même.

En 1996, Ángel Aguirre est devenu gouverneur par intérim en remplacement de Rubén Figueroa, responsable du massacre d'Agua Blanca. Il a occupé cette charge pendant presque trois ans sous la bannière du PRI et en 2011, il a remporté les élections de gouverneur de l'État avec le PRD, qui lui a apporté son infâme soutien dans les jours qui ont suivi la récente tragédie d'Ayotzinapa.

Même en considérant qu'Aguirre n'ait pu que très partiellement gouverner un État où les narcotrafiquants font et défont les équipes municipales, il n'en a pas moins été le représentant de ce que l'on appelle la « légalité ». Son inefficacité pour combattre le crime a été aussi néfaste que ses actes de répression. « La saga sanginaire du gouverneur Aguirre a commencé avec la violente expulsion des jeunes *normalistas* d'Ayotzinapa, le 12 de décembre 2011 », écrit Hernández Navarro.

Il serait gravissime que dans l'état de Guerrero on reprenne la méthode qui consiste à criminaliser les victimes et qu'a utilisée le président Felipe Calderón en 2010 lorsqu'il déclara que les dix-sept jeunes gens retrouvés criblés de balles à Chihuahua, dans le nord du pays, lors d'une fête étaient tous des *pandilleros* (voyous appartenant à une bande).

Parmi les morts du 26 septembre, il y avait de jeunes joueurs de football. Ils ont été assassinés pour avoir commis le délit d'être jeunes ; c'est-à-dire d'être d'éventuels étudiants, c'est-à-dire de possibles « dissidents ».

Quelques heures plus tard, les quarante-trois *normalistas* ont payé de leur sang pour avoir protesté contre la violence. Si l'indignation révoltée ne trouve pas de solution dans la vie civile, elle la trouvera une fois de plus dans les armes.

Tuer des enseignants, c'est tuer le futur. L'État de Guerrero est un paradis empoisonné où l'espoir jaillit avant d'être anéanti.

(Traduit par Jacques Aubergy.)